



Genre

Courts métrages
d'animation

Adapté pour les niveaux

Cycle 3 (CM1, CM2,
6^e) et cycle 4 (5^e, 4^e)

Disciplines concernées

Questionner
le monde ·
Histoire-géographie ·
EMC · Français · SVT
· Arts plastiques



L'Homme qui plantait des arbres

Le Fleuve aux grandes eaux

Deux chefs-d'œuvre d'animation qui explorent les effets de l'activité humaine sur les écosystèmes. Entre dénonciation d'une surexploitation destructrice et célébration d'une renaissance possible, Frédéric Back rend un hommage poétique à la nature et éveille les consciences.

Comme Elzéard Bouffier, l'homme qui plantait des arbres, Frédéric Back combat la destruction de la nature et de la biodiversité avec humilité et persévérance. Il sème de fragiles dessins dont la grâce délicate, la puissance expressive déclenchent des mouvements mondiaux d'actions concrètes. En 1987, son court-métrage, d'après une nouvelle de Jean Giono, remporte l'oscar du meilleur film d'animation, ainsi qu'une quarantaine de prix à travers le monde. Il offre un hymne empli d'espoir : un homme seul, par un labeur désintéressé, peut redonner vie à tout un écosystème. Quelques années plus tard, **Le Fleuve aux grandes eaux** retrace l'histoire du Saint-Laurent, artère vitale de son pays d'adoption, le Canada. Plus sombre, Frédéric Back y manifeste sans détours son indignation, en une description saisissante de l'évo-

lution du fleuve sous l'action délétère des sociétés. Complémentaires, ces deux chefs-d'œuvre proposent deux visions différentes de l'impact des humains sur la nature : l'une positive, l'autre négative ; mais toutes deux empreintes de la même ferveur artistique et écologique. Montrer aux plus jeunes ces deux films aujourd'hui, c'est d'abord leur offrir une découverte cinématographique : une animation originale rare et particulièrement vibrante. C'est aussi leur faire écouter des textes magnifiques de sens et de poésie : celui de Giono, quasi intégral. Celui de Jean Salvy et Pierre Turgeon, nourri d'échanges avec des scientifiques, frémissant d'éloquence. C'est enfin les amener à réfléchir à la place de l'homme dans son environnement, à sa responsabilité, à ses moyens d'actions, de façon simple et profonde. ♪

Deux films de **Frédéric Back**
Canada

L'Homme qui plantait des arbres 1987 · 30 mn

D'après un récit de Jean Giono
Raconté par Philippe Noiret
Avant la Première Guerre mondiale en Provence, un jeune homme croise le chemin d'un berger solitaire, Elzéard Bouffier, qui trie des glands pour secrètement planter des arbres sur une terre inhospitalière...

Le Fleuve aux grandes eaux
1993 · 25 mn

Raconté par Paul Hebert
Il y a plus d'un million d'années, les glaciers ont commencé à creuser le lit du fleuve Saint-Laurent, au nord-est de l'Amérique. Au fil des siècles, l'homme s'est installé, a exploité jusqu'à l'excès les richesses de ce fleuve vaste comme un océan...

Production Société Radio-Canada
Producteurs Frédéric Back, Hubert Tison
Musique Normand Roger

L'Homme qui plantait des arbres : une nouvelle de Jean Giono

Écrite en 1953 pour un concours lancé par *Reader's digest*, cette nouvelle se déroule entre 1913 et 1947, en Haute-Provence, comme toutes les œuvres de l'écrivain. Le récit de Giono montre que l'action d'un homme seul, par un labeur constant et acharné, peut transformer un territoire sinistré en Terre promise. Publiée initialement en langue anglaise sans droits d'auteur à la demande de Giono, elle n'est éditée en France qu'en 1973, dans la *Revue forestière française*. Traduite en 12 langues, Giono la destinait à un public adulte, mais elle devient rapidement un classique de la littérature jeunesse.

En 1974, Frédéric Back découvre la nouvelle et décide d'en faire un film d'animation pour toucher un public plus vaste. Mais il doit attendre le succès mondial de « Crac », Oscar du meilleur film d'animation en 1982, pour voir son projet pris au sérieux. Il porte la quasi-totalité du texte de Giono à l'écran pour répondre à son objectif de « faire aimer planter des arbres ». C'est la première fois qu'un film d'animation si long repose entièrement sur une voix-off, surtout pour

un sujet aussi sérieux. Il coupe seulement les indications géographiques initiales, lui donnant une portée plus universelle. La nouvelle de Giono est une parabole : l'action de l'homme n'est jamais meilleure que lorsqu'elle

se fait en communion avec la nature. Son texte, pionnier, montre que l'homme peut impulser un cercle vertueux. Son objectif est de faire prendre conscience de notre environnement, de l'impact de nos actions sur les écosystèmes et de l'importance de certaines valeurs : humilité, générosité, patience, respect, harmonie avec le milieu vivant. C'est cette portée philosophique que Frédéric Back exalte dans le film. Une démarche alors si bien comprise qu'elle déclenche un mouvement planétaire de plantations d'arbres.



© D.R.

« Géopoétique » du Saint-Laurent

Par la majuscule au mot « Fleuve », le Saint-Laurent est le personnage principal du film. Nommé par les Algonquins Magtogoek, « le chemin qui marche », il est rebaptisé par Jacques Cartier le 10 Août 1535.

F. Back montre l'imbrication du fleuve et des sociétés humaines qui le côtoient et l'exploitent. Né il y a un million d'années de la fonte des glaciers, le Saint Laurent prend sa source dans le lac Ontario pour se jeter 1 197 km plus loin dans l'Atlantique, « estuaire le plus vaste de la planète ». Avec les grands Lacs qui font partie du même système hydrologique, il abrite 25% des réserves mondiales d'eau douce.

Le cinéaste montre le rôle nourricier du fleuve pour les peuples premiers qui, peu nombreux, n'entament en rien ses richesses. Il est pour les explorateurs la porte d'entrée du continent Nord-américain. Québec et Montréal naissent sur ses rives, développent le commerce et l'agriculture dans sa vallée limoneuse. La région devient un enjeu stratégique entre la France et l'Angleterre jusqu'à la victoire britannique de 1579. La Révolution industrielle bouleverse l'écosystème fluvial. D'abord par « des usines de pâte à papier, véritables monstres dont les appétits dévorent les plus belles forêts du pays ». Puis par l'essor de la navigation : « Là-bas, au cœur du continent, Chicago, Detroit, Toronto rêvent d'un accès direct à l'océan ». Dès 1825, la construction du canal de Lachine lève les premiers obstacles naturels. La domestication de la voie maritime achevée en 1959, permet chaque année, de mi-mars à décembre, la circulation de plus de 200 millions de tonnes de marchandises. Enfin, de gigantesques centrales électriques exploitent la force de l'eau. L'impact écologique de ces activités est dramatique : « lentement, le mal se distille dans le grand corps vivant et fluide. Même à mille kilomètres

de là les animaux sont menacés d'extinction ». En effet, les entreprises y déversent leurs eaux usées non traitées. Dès 1978, le Québec investit massivement dans un programme d'assainissement. Ne cessant de s'étoffer, l'arsenal législatif oblige désormais les industries polluantes à traiter leurs effluents et les mairies riveraines à se doter de réseaux performants. Aujourd'hui, trente ans après le court-métrage de F. Back, la mise en œuvre de ces lois a permis aux eaux fluviales de retrouver une qualité qui ouvre la voie à des projets de plages publiques municipales.

L'Estuaire du Saint-Laurent en 1597. Carte « Nova Francia et Canada » de Cornelius Wytfliet, 1597. Coll. Musée McCord Stewart, Canada.



Frédéric Back, discret révolutionnaire engagé pour l'environnement

Né à Sarrebruck, Frédéric Back est très tôt confronté à la violence : « Les gens sont volontairement aveugles. [Pendant la guerre] on voyait l'émergence du nazisme et l'enseignement de la haine. [...] La catastrophe s'est déclenchée parce que personne ne bougeait. Quelle bêtise ! Les humains n'ont aucune conscience à long terme » (F. Back). Réfugié en Bretagne, son professeur aux Beaux-Arts de Rennes, Mathurin Méheux, le marque durablement : il l'incite à observer avec rigueur et dessiner sur le vif la faune, la flore, les liens entre humains et terroir. Le dessin, l'animation, sont les armes qui s'imposent pour militer : « Il n'y a jamais eu autant de moyens de communication pour transmettre les messages importants afin de motiver les gens, qu'ils soient de véritables acteurs de notre monde. (...) c'est comme le sel de la terre qui se réveille et qui arrivera à faire bouger les masses » (F. Back). C'est à Montréal, où il s'installe en 1948, qu'il se perfectionne. Il est embauché à Radio-Canada comme illustrateur,

Frédéric Back à sa table de travail en 1989.



© Archives Radio-Canada.

créateur d'effets visuels, de décors, de maquettes pour des émissions scientifiques éducatives. Il participe à l'invention d'une télévision créative, ambitieuse et populaire, en langue française. Rejoignant en 1968 l'équipe du studio d'animation dirigée par Hubert Tison, pionnier du motion design, il y mène une démarche de recherche et d'expérimentation. Cet amoureux des grands espaces assiste à l'étalement urbain né de l'industrialisation. La destruction de la forêt boréale l'indigne. Il conçoit

alors une œuvre qui, en une dizaine de films, explore les relations entre évolution des sociétés humaines et équilibre écologique. Il s'engage aussi dans diverses associations : membre fondateur de la Société pour Vaincre la Pollution ou de la Société Québécoise pour la Défense des Animaux, impliqué dans le collectif Eau Secours ! il fait adopter des belugas du Saint-Laurent par les salariés de Radio-Canada, il plante 30 000 arbres dans sa propriété qu'il baptise « Parc Jean Giono. »

Une technique originale au service du récit

Au fil des animations, F. Back éprouve sa technique, « petit accompagnement visuel qui permet à l'histoire de passer à l'écran » : dessins faits à la main, voire esquisses aux lignes peu marquées, aux couleurs changeantes. Pour **L'Homme qui plantait des arbres**, il travaille au crayon de cire et au pastel sur un « cellululo » composé de feuilles souples transparentes en acétate. Le gras du crayon mord le support, crée une touche impressionniste. La superposition des feuilles permet de réemployer les décors en créant des effets de densité qui font vibrer les couleurs. Pour obtenir des effets de texture et leur donner du caractère, il travaille à la loupe sur de petits formats que la projection agrandit. **L'Homme qui...** exige cinq ans de travail et 20 000 dessins. Mais la fin des années 1980 voit naître de nouvelles techniques (Disney débute les procédés numériques en 1990) et les feuilles d'acétate dépoli se

raréfient. Pour **Le Fleuve aux grandes eaux**, Frédéric Back emploie donc un support papier qui rend le trait moins vigoureux et atténue les couleurs. Pour donner du relief, il rajoute du papier découpé, renforçant par exemple le contraste entre des berges statiques au premier plan et la fougue du courant de l'onde au second plan. Ces procédés poétisent l'univers aquatique qu'il peint. Quatre ans de travail et 17 000 dessins sont nécessaires. Dans la mise en scène, il vise à montrer la nature en mouvement ; la peinture s'anime au rythme des mots du conteur, liant son et image, donnant vie aux évolutions du paysage. Le spectateur voit les feuilles s'agiter une à une sous le vent, perçoit la pousse des arbres ou le flux des eaux. Les plans se succèdent en fondu enchaîné car sur le banc-titre, l'artiste superpose deux bandes de 12 images en léger décalage. Pour **L'Homme qui**

plantait des arbres, chaque dessin passe quatre fois devant l'objectif en même temps que trois autres. Les images tourbillonnent à l'écran, emportant le spectateur dans la dynamique fluide du récit. De ce flot ininterrompu naissent des émotions visuelles sans cesse renouvelées, transposition cinématographique du « réalisme merveilleux », cher au jeune Jean Giono et expérience marquante pour tout spectateur.

Frédéric Back travaille avec Claude Lapierre et Jean Robillard à la table d'animation pour *L'Homme qui plantait des arbres*.

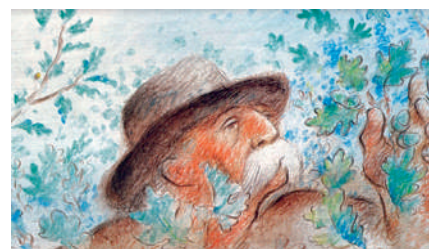


Une œuvre engagée, nourrie de références artistiques

UN PLAIDOYER HOMMAGE À LA NATURE

Le succès de **L'Homme qui plantait des arbres** permet à F. Back de traiter d'autres sujets forts comme **Le Fleuve aux grandes eaux**. Si la portée des messages est profonde, le langage du court-métrage touche des émotions simples : émerveillement, empathie, tristesse, colère. **L'Homme qui...** est une fiction traitée comme un documentaire, quand **Le Fleuve...** s'apparente à un documentaire traité comme une fiction. Le fleuve est personnifié tandis que le personnage d'Elzéard Bouffier, imaginaire, symbolise l'acteur invisible revivifiant la nature. Chaque film explore la confrontation fertile ou pernicieuse entre sociétés humaines et écosystèmes qui partagent le même espace mais n'obéissent pas aux mêmes

règles temporelles. La frénésie du gain s'oppose au paisible foisonnement. Le cinéaste suggère que l'équilibre peut naître d'un changement radical de notre regard, admettant la fragilité de l'environnement, le temps nécessaire à sa résilience et agissant en conséquence. Pour incarner cette hauteur de vue, Frédéric Back choisit la narration plutôt que les dialogues. La voix-off guide un flot d'images qui impulse le récit. Les ellipses délimitent des séquences éclairant les enjeux écologiques. Dans **L'Homme qui...**, après la première rencontre fortuite avec Elzéard Bouffier, chaque retour du narrateur montre la croissance et l'extension de la forêt. Les guerres, traumatisantes pour l'homme, semblent n'avoir aucune prise sur la nature qui obéit à d'autres exigences : régénérer l'écosys-



tème. Pour **Le Fleuve...**, le schéma narratif s'étend sur un temps long lui aussi rythmé par l'action humaine, dotée d'une capacité de destruction corrélée à ses compétences technologiques. Les Amérindiens, peu nombreux, respectent leur environnement ; puis les explorateurs européens pillent les richesses naturelles ; enfin l'industrialisation aménage, transforme et pollue le fleuve. Poésie des mots, puissance évocatrice des dessins, c'est un hommage vibrant à la force de vie de la nature, malgré les aléas imposés par les sociétés. Le réalisateur parie qu'en dessinant la beauté du monde on éveillera le désir de la protéger.

Pistes pédagogiques

MATHURIN MEHEUT, LE MENTOR

Frédéric Back passe 7 ans auprès de Mathurin Méheut : « Je n'aurais jamais pu trouver un maître aussi proche de ce que j'adorais. Lui-même représentait des animaux, des paysans au travail avec une force, une illustration du mouvement qui m'a préparé au dessin d'animation. J'ai encore une partie de l'élan qu'il m'a donné, il y a soixante ans » (F. Back). À la station biologique de Roscoff, Méheut peint le peuple sous-marin avec précision et sensibilité. Il fait travailler Back d'après nature, lui apprend à dessiner les animaux de mémoire dans presque toutes les positions.

Comparer les deux images : sujets, décors, lignes. *Que semble avoir retenu Frédéric Back de la manière de dessiner de son professeur ? Quelles sont les différences ?*



1. Mathurin Méheut, Saint-Pierre, gravure heliochrome, *Etude de la mer*, planche 15, Paris, édition Albert Lévy, 1924.
2. Poisson d'eau douce de l'Est du Canada, illustration de Frédéric Back.



IMPRESSIONNISTES OU AUTRES... DES RÉFÉRENCES PARTAGÉES

« On a souvent fait allusion à des influences présentes dans mes dessins [...] J'essaie de (m'en) servir pour familiariser les spectateurs avec ce que j'essaie de leur dire en quelques minutes. [...] Les allusions que j'essaie de faire valoir sont comme des ponts que je lance vers les spectateurs pour qu'ils se sentent en terrain connu et reçoivent plus facilement les idées qui sont au cœur des images. [...] Dans **L'Homme qui plantait des arbres** où le paysage est le sujet, cette forme d'expression picturale vibrante et vivante est bien appropriée tout en étant familière à beaucoup de spectateurs » (F. Back)

Grâce à la fiche d'images comparées téléchargeable sur cinédossiers.fr, relier les tableaux aux images des films, expliquer le choix de Frédéric Back. **Montrer** qu'il a plusieurs influences. **Comparer** la touche, le travail de la lumière, le choix des couleurs, leur dilution : touches colorées des feuilles de Monet ; couleurs décomposées et superposées dans les *Nymphéas*, créant un effet de profondeur ; traits de pinceau puissants chez Renoir pour faire vibrer la lumière, son vrai sujet ; pointillisme de Seurat ; mouvement et émotions suggérés par la torsion du violoniste en transe et les éclaboussures de couleur sur la robe de la danseuse chez Chagall.

La terre et l'eau à l'origine des civilisations humaines

Par son sujet, **Le Fleuve aux grandes eaux** insiste sur le rôle fondateur et nourricier de l'eau. Dès la séquence d'ouverture, [00:03 À 03:47] le visage du fleuve personnifié se transfigure, à la fois masculin et féminin, symbolisant l'union des eaux salées et douces qui engendre la vie : « Le miracle se produit, la vie explose ». De deux mains ouvertes jaillissent des nuées d'animaux couvrant tout l'écran : profusion d'oiseaux, de poissons [image 1] Les images tourbillonnent, fondues en dégradés de bleus pour incarner un « torrent de vie » où les animaux se retrouvent « pour se nourrir et pour s'aimer ». En effet, à l'embouchure, le fleuve accueille coquillages et crustacés, flore et faune aquatiques, permettant la naissance d'une chaîne alimentaire. Sur son cours il charrie des limons à l'origine de vallées fertiles et permet l'éclosion de nombreuses espèces sur ses berges. Mais les fonds accueillent aussi tout un peuple de plantes et d'animaux. Le champ lexical du narrateur use de métaphores terrestres : mystérieux continent sous-marin, vallées, forêts, essaims, jardins. Dans ce nouvel Eden multicolore [image 2], les fonds marins deviennent un ciel « tapissé d'étoiles, de soleils, de mers » : le fleuve est traité comme un microcosme, un corps à la pulsation puissante, origine du cycle inépuisable de la vie. Même si le mode d'évocation est très dif-

férent, l'eau est aussi un élément-clef de **L'Homme qui plantait des arbres** : c'est la soif qui conduit le narrateur vers Elzéard Bouffier. Le trésor liquide est enfoui mais seul le vieil homme a pu pressentir son existence puisqu'il tire une eau « excellente » d'un « trou naturel très profond ». La recherche de sources est une constante dans ces contrées désertifiées. On peut donc réfléchir sur les raisons possibles de l'abandon des villages aux fontaines tariées. À la fin du film, [26:51 À 29:50], la vie est de retour grâce aux sources qui abreuvent de nouvelles plantes, faune sauvage et domestique, êtres humains. L'eau ici est dépeinte non par la couleur profonde ou la puissance de son cours, mais par la douceur musicale de son ruissellement. C'est une eau domestiquée, transparente et pure. La profusion de vie est également évoquée par des mouvements fugaces d'animaux traversant l'écran : une biche surprise au bord de la rivière [image 3] ou deux chevaux s'ébattant dans un champ. L'eau, rivière ou fontaine est ici un lien physique, jaillissant ou serpentant parmi les vivants, un facteur de prospérité, de fertilité, la joie, les danses et les rires [image 4]. Ces différences de points de vue s'expliquent par le sujet même de chaque film : **L'Homme qui...** est centré sur les hommes et leur histoire. Il montre les variations séculaires de l'occupation

du territoire. Au contraire, **Le Fleuve...** aborde une histoire multimillénaire, dans laquelle l'action humaine ne représente qu'une toute petite période. La vision qu'en propose Back est fortement inspirée de l'animisme des Amérindiens qui considèrent qu'ils n'ont pas plus de droits que les plantes ou les animaux, tous en relation organique avec une force spirituelle universelle : le Grand Esprit.



Pistes pédagogiques

- **Expliquer** le cycle de l'eau en se référant aux deux films.
- **Comparer** la séquence d'ouverture du **Fleuve...** [00:00:03 À 00:03:47] et la dernière séquence de **L'Homme qui...** [00:26:51 À 00:29:50] : rôle de l'eau dans la naissance de la vie ; dimensions biblique ou mythologique.
- **Faire des recherches** sur le vocabulaire employé, les allusions aux textes religieux à partir de citations. **Interroger** les ressemblances entre le visage qui apparaît au début du **Fleuve...** et la dernière image de **L'Homme qui...** afin d'envisager la dimension poétique du trait de Frédéric Back.
- **Comparer** les façons dont Frédéric Back représente la profusion de vie [images 1, 3 et 4] : espèces innombrables, fragilité gracieuse des biches ou des oiseaux, fêtes, couples et maternité dans les villages.
- **Explorer** le lien symbolique entre fontaine et tilleul (« arbre féminin », lié à l'amour, légende de Philémon et Baucis des

Métamorphoses d'Ovide, rôle médicinal). « Je vis qu'on avait fait une fontaine, qu'elle était abondante et, ce qui me toucha le plus, on avait planté près d'elle un tilleul, symbole incontestable d'une résurrection. » [00:25:35 À 00:25:53].

Mortelles civilisations, des sociétés humaines destructrices



« Depuis longtemps, je suis préoccupé par la manière irrespectueuse dont l'humanité traite ses semblables, les animaux, et la nature dont elle dépend. Presque toutes les actions sont conditionnées par le profit, généralement à court terme, et les gestes généreux, désintéressés, restent dans une tragique minorité. » (Frédéric Back) Les deux films soulèvent des questions liées aux interactions de l'Homme et de son environnement. Les sociétés humaines ont besoin de ressources naturelles pour vivre mais cette exploitation pourrait-elle ne pas rimer avec dévastation ?

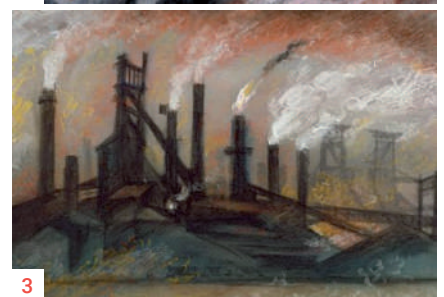
L'Homme qui plantait des arbres centre son propos sur l'œuvre positive d'Elzéard Bouffier, qui contraste avec ce que le narrateur dit de la civilisation occidentale. Une courte séquence [00:13:28 À 00:14:10] [image 1] en noir et blanc montre la violence de la première guerre mondiale. À la fin, derrière les victimes et la terre saccagée, la silhouette du narrateur reprend sa marche. Il retrouve le vieux berger solitaire qui a continué à planter. À nouveau confronté à la société, [00:20:10 À 00:22:23], le narrateur ironise contre le garde forestier : « *C'était la première fois, lui dit cet homme naïf, qu'on voyait une forêt pousser toute seule* ». Même ton concernant la délégation administrative : « *On prononça beaucoup de paroles inutiles, on décida beaucoup de choses et heureusement, on ne fit rien, sinon la seule chose utile : mettre la forêt sous la sauvegarde de l'État et interdire que l'on vînt y charbonner* ». Ici est posée la question de la propriété de la forêt, bien commun, ainsi que du

rôle de l'État dont le représentant, le député, reste sensible au pouvoir de séduction de la nature (clin d'œil à une des *Lettres de mon moulin* de Daudet, « le sous-préfet aux champs » ?). D'autre part, cette séquence présente un capitaine, ami du narrateur, qui « connaissait la valeur des choses ». Le propos reste donc nuancé, la société est aussi affaire d'individus qui gardent leur libre arbitre, ou d'institutions qui peuvent adopter des politiques de protection. Parfois même, la recherche du profit aboutit à la préservation involontaire de l'environnement : durant la Deuxième Guerre mondiale [00:22:26 À 00:23:56] la fabrication du gazogène nécessite des coupes sévères mais le transport des troncs est si compliqué que les exploitants y renoncent. L'enclavement du lieu le sauve donc de la déforestation.

Il n'en va pas de même dans **Le Fleuve aux grandes eaux**, dont le propos indigné décrit longuement les impacts ravageurs des sociétés occidentales : « Déçues de ne trouver ni or ni pierres précieuses, les puissances d'Europe comprennent que toute la vie engendrée par le Fleuve représente un fabuleux trésor, une ressource en apparence inépuisable. » L'occidentalisation du nom du fleuve par Jacques Cartier symbolise sa prise de possession et la mainmise des Européens sur l'ensemble de l'écosystème. Débute alors le massacre organisé des populations de macareux, pingouins, morses, phoques, baleines, castors. La séquence est dure pour la sensibilité des spectateurs malgré la douceur des traits et les couleurs estompées. De [00:07:06 À 00:07:45] la profusion de vie est magnifiée, en contraste terrible avec les minutes suivantes [00:07:45 À 00:09:12] [image 2] qui détaillent les techniques de chasse intensive, dépourvues d'humanité, causant la disparition totale de certaines espèces (pillage des œufs). Le seul objectif est le profit : graisse de phoque, huile de pingouin, chasse des oiseaux pour servir d'appât, et enfin l'industrie de la pêche à la baleine ou à la morue. Les mots employés, tout comme les images de tuerie, dénoncent un véritable écocide. La destruction de

l'écosystème fluvial ne cesse de s'aggraver avec le processus d'industrialisation : l'empoisonnement des eaux par les usines est montré à l'aide d'une palette de couleurs ternes oscillant entre des nuances de noirs et d'ocres [image 3]. Mais toujours, la lumière éclate ensuite pour suggérer une renaissance possible.

Frédéric Back pointe donc les méfaits opérés par les sociétés industrielles. En étudiant les deux œuvres avec les jeunes spectateurs, on peut les amener à identifier concrètement les enjeux du développement durable : pour les hommes, l'environnement est à la fois un cadre de vie et un réservoir de ressources. Celles-ci n'étant pas inépuisables, il est primordial de concilier le fonctionnement des économies, l'amélioration des conditions de vie pour tous et la protection de l'environnement afin que les générations futures puissent continuer à bénéficier de ces ressources vitales.



Agir pour retrouver l'espoir

ELZÉARD BOUFFIER, LA SAGESSE D'UN HUMBLE HÉROS

« Quand je réfléchis qu'un homme seul [...] a suffi pour faire surgir du désert ce pays de Canaan, je trouve que, malgré tout, la condition humaine est admirable. Mais quand je fais le compte de tout ce qu'il a fallu de grandeur d'âme et d'acharnement dans la générosité pour obtenir ce résultat, je suis pris d'un immense respect pour ce vieux paysan sans culture qui a su mener à bien cette œuvre digne de Dieu ». Ici, Giono définit le héros : solitaire, mû par un courage exceptionnel, il traverse des épreuves pour atteindre un objectif altruiste. L'expression « vieux paysan sans culture » joue avec les mots : l'ermite silencieux, marqué par la vie a acquis une sagesse issue de la symbiose avec la nature et ne cesse de cultiver, infatigable malgré les caprices de la terre et les attaques des rongeurs ou des moutons. Le choix des essences, la protection des plants sont ses obsessions. Le texte explore ses valeurs morales : désintéressement, persévérance, responsabilité, simplicité... Avec la phrase du capitaine forestier : « il a trouvé un fameux moyen d'être heureux », on peut interroger la

vision que Giono donne du bonheur. Selon F. Back c'est « une générosité qui ne cherche de récompense nulle part. C'est l'essence même du bonheur puisque la récompense est dans le geste lui-même et dans la vision de ses conséquences bénéfiques. » Le dessinateur réalise un portrait d'Elzéard Bouffier fidèle à cette éthique : le passage du temps ne semble pas l'altérer, malgré rides et cheveux blancs. La sagesse sereine que lui donne sa mission lui confère une aura familière à notre imaginaire : les dernières images mettent en parallèle la majesté du chêne aux rameaux protecteurs et celle de ce noble vieillard dont les traits rappellent un autoportrait de Léonard de Vinci.

Ce personnage fait penser à la « puissance de la douceur » décrite par la philosophe A. Dufourmantelle : « parce qu'elle [...] est une force symbolique et qu'elle a un pouvoir de transformation sur les choses et les êtres, [la douceur] est une puissance ».

L'Homme qui plantait des arbres transmet ce message, donnant à tous le désir d'agir à son tour, la certitude que chacun en a les moyens grâce au grand pouvoir des petits gestes.

· *Quel message d'espoir diffuse la séquence finale [00:22:11 À 00:23:00] du Fleuve aux grandes eaux ? Avec quelles images symboliques ?*

· En groupe, sous forme écrite ou iconographique, **réaliser le portrait** d'un homme ou d'une femme extraordinaire (réel ou imaginaire) qui, comme Elzéard Bouffier, agit avec générosité pour l'avenir de la planète.

· En s'appuyant sur les mots et les images, **étudier les variations du vent** : Au début du film, dans un monde en noir et blanc, aux traits balayés, on entend le vent « avec une brutalité insupportable. Ses grondements dans les carcasses des maisons étaient ceux d'un fauve dérangé dans son repas. »

À la fin du film, les couleurs explosent, montrant la diversité florale, sous des bleus doux. Le vent est devenu « une brise souple chargée d'odeurs. Un bruit semblable à celui de l'eau (...) »

Pourquoi ces changements ? Quelles en sont les étapes ?

· **Proposer un débat** en classe : *Et vous, quelle serait votre action prioritaire pour protéger l'environnement ?*

SÉQUENCE-CLÉ » [00:15:27 À 00:19:19]

L'arbre, renouveau d'un écosystème

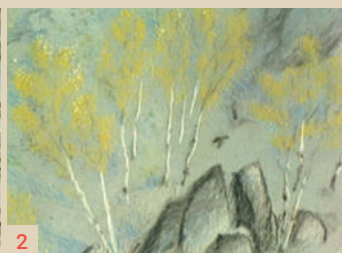
Cette séquence conjugue les dimensions biologique et symbolique : l'arbre de vie, connecté à la terre par ses racines et lancé vers le ciel. Les chênes plantés par E. Bouffier **[image 1]** sont une espèce révéérée depuis les Celtes et les Romains, symbole de longévité et de robustesse : « Quant à la Providence elle-même, pour détruire l'œuvre créée, il lui faudrait désormais avoir recours aux cyclones. » Il plante aussi des hêtres, des bouleaux dans les fonds humides **[image 2]**. Malgré la sélection naturelle, la forêt

atteint 3 km sur 11. Cela crée un micro-climat qui facilite le retour de la vie. Ombrageante, la canopée limite la chaleur et l'évaporation. Elle attire les pluies par son atmosphère fraîche. Maintenu au sol en hiver, la neige remplit les nappes phréatiques lorsqu'elle fond au printemps. Les racines retenant l'eau, les ruisseaux affleurent à nouveau **[image 3]**. L'humus fertilise la terre protégée de l'érosion du vent. Ce dernier disperse les graines **[image 4]**. Les insectes pollinisateurs jouent un rôle essentiel dans ce

cycle, ce qu'a bien compris E. Bouffier qui, de berger, devient apiculteur **[image 5]**. Le milieu forestier attire désormais les animaux sauvages puis les hommes.



1



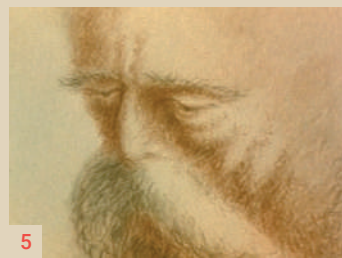
2



3



4



5

Des références pour aller plus loin



Bibliographie

- Sébastien Denis, *Le cinéma d'animation, Techniques, esthétiques, imaginaires* Armand Colin, 3^e édition, 2017. Une synthèse sur les techniques, les thématiques et les champs couverts par le cinéma d'animation. Frédéric Back y est mentionné, tant pour sa technique très personnelle que pour les thèmes écologiques replacés dans un contexte historique et géographique. Un sous-chapitre est consacré à « l'animation canadienne : recherche et humanisme ».
- Anne Dufourmantelle, *Puissance de la douceur*, Payot & Rivages, 2013.
- Jean Giono, *L'Homme qui plantait des arbres*, Folio+ Collège, texte intégral, dossier établi par G. Duez, Gallimard, 2016. Le texte original de la narration du film.
- Xavier Kawa-Topor et Philippe Moins, *Le cinéma d'animation en cent films*, Capricci, 2^e édition 2018. Parcours chronologique autour de films qui ont marqué l'histoire de l'animation. Chaque texte apporte des informations et un point de vue éclairant le sens et la portée de l'œuvre. Philippe Moins consacre une analyse à **L'Homme qui plantait des arbres**.

Articles

- Marie Lambert-Chan, « Le cercle des phénix – Frédéric Back utilise sa grande persévérance », *Le Devoir*, 2 Juin 2007. Un article retraçant le parcours de Frédéric Back, émaillé d'extraits d'interviews.
- Pascal Vimenet, « Frédéric, Back, la nature en mouvement », in *CinémaAction* n°51, Le cinéma d'animation, Avril 1989. Entretien avec Frédéric Back.

Filmographie

- **Le Fleuve aux grandes eaux ; Tout rien ; Crac !** de Frédéric Back. DVD Les films du Paradoxe. Trois œuvres pour mieux comprendre l'évolution de sa technique et la cohérence de ses engagements. En bonus, un entretien avec Frédéric Back lors de « la semaine verte 1993 » ainsi que des photos extraites du Fleuve aux grandes eaux et analysables en classe.
- **L'Homme qui plantait des arbres**, Les films du Paradoxe, édition collector 2 DVD. En bonus, des entretiens avec Frédéric Back et Hubert Tison.
- **Pompoko** de Isao Takahata, d'après l'œuvre originale d'Hayao Miyazaki. Collection Studio Ghibli. Cette fable écologique et humaniste sur les ravages de la modernité et sur l'importance des arbres est un joyau de l'animation japonaise.

Ressources en ligne

- Frédéric Back
· <https://ici.radiocanada.ca/recit-numerique/3815/frederic-back-biographie-film-animation>
« Frédéric Back, la portée de l'œuvre d'un pionnier » Longue rétrospective écrite émaillée de dessins, photographies ou extraits d'émissions télévisées, très complet.
- <http://www.objectif-cinema.com/portraits/053.php>
« Portrait – Frédéric Back, réalisateur, le missionnaire du crayon » par Julie Remy. Biographie de Frédéric Back avec extraits d'une interview.
- Mathurin Méheut
· <http://www.musee-meheut.fr>
Le site du musée Mathurin Méheut, pour mieux connaître le mentor de Frédéric Back et comprendre l'influence exercée sur le jeune étudiant des Beaux-Arts.
- Ressources pédagogiques **L'Homme qui plantait des arbres**
· <https://culturehumaniste.circo25.ac-besancon.fr/wp-content/uploads/sites/14/2020/01/Fiche-Lhomme-qui-plantait-des-arbres.pdf>
Ce dossier très complet propose des pistes d'analyses avant et après la projection, des études d'extraits, des activités autour de la lecture du texte de Jean Giono, des recherches documentaires,

des débats ... en Lettres, Arts, Géographie.

· https://education-artistique-avesnes.etab.ac-lille.fr/files/2020/01/trousse_homme.pdf

Trousse pédagogique, destinée aux jeunes de 8 à 14 ans, qui propose cinq activités autour de l'arbre, du bonheur, des valeurs, du pouvoir des petits gestes et de l'engagement.

· <https://nanouk-ec.com/enseignants/les-films>

Cette plateforme pédagogique en ligne accompagne le dispositif école au cinéma. Les enseignants peuvent s'y inscrire gratuitement. Le dossier (2018) de Xavier Kawa-Topor consacré à F. Back est très complet, comparant **L'Homme qui plantait des Arbres** et **Crac !**, avec en particulier un article sur la postérité des films et leur influence sur Hayao Miyazaki et Isao Takahata (auteur de **Pompoko**).

Le Fleuve aux grandes eaux

· https://edd.ac-versailles.fr/IMG/pdf/pdf_brochure_pedagogique_fleuve.pdf
Dossier réalisé par Joëlle Fourcade, CRDP Académie de Versailles, CDDP Hauts-de-Seine, Mars 2010. Une description ordonnée du film mise en relation avec le texte de la voix-off.

Ciné-Dossiers

Dans ce volume :

- **Pompoko**
- **Le Temps des forêts**

Ciné-dossier rédigé par Marielle Héland, professeure d'histoire-géographie et d'EMC au collège et rédactrice pour les éditions Hachette Éducation.